



Mahin Sadri (*Shideh*) © Mohammadreza Soltani

## *Where were you on January 8<sup>th</sup>?*

texte, scénographie et mise en scène **Amir Reza Koohestani**

musique **Martin Shagoon Pour**

assistant plateau et mise en scène **Mohammad Reza Hosseinzadeh**

direction technique et vidéo **Hessam Nourani**

avec **Saeid Changizian** (*Ali*), **Fatemeh Fakhraee** (*Fati*), **Negar Javaherian** (*Sara*), **Elham Korda** (*Sogol*)  
**Ahmad Mehranfar** (*Abdi*), **Mahin Sadri** (*Shideh*)

spectacle en persan surtitré

technicien surtitres **Negar Nobakht Foghani**

traduction du persan vers l'anglais **Vali Mahlouji**

traduction de l'anglais vers le français **Ninon Leclère**, avec l'aide de Negin Sharif, Pierre Reis & Rosalind Coleman

production **Mehr Theatre Group**

création à Téhéran à l'Iranshahr Hall en décembre 2009

avec le soutien du **Centre des Arts dramatiques de Téhéran**

administration compagnie & tournées **Pierre Reis**

durée du spectacle **1h20** (sans entracte)



© Mohammadreza Soltani

## ◆ Résumé

8 janvier, minuit, Lavasan, banlieue de Téhéran. Quatre jeunes femmes – Fati, Sara, Sogol et Shideh – sont réunies chez Sara pour répéter *Les Bonnes* de Jean Genet, que Fati présente pour son diplôme universitaire.

Abdi est l'accessoiriste de la répétition. Jeune homme à tout faire, en admiration devant Sara, il est venu poser du carrelage chez elle dans l'après-midi.

Il neige beaucoup dehors. Ali, le fiancé de Fati, qui fait son service militaire, patrouille à proximité. Fati le supplie de passer la voir chez Sara.

La loi interdisant à un soldat de porter une arme dans un lieu privé sans autorisation, Ali promet à son collègue de faire un saut chez Sara, puis de le retrouver avant l'aube pour retourner au poste.

8 janvier, deux heures, les jeunes gens apprennent que la route de Lavasan est bloquée par une tempête de neige.

Ali se résout malgré sa promesse à passer la nuit chez Sara avec les quatre jeunes femmes et Abdi. Le lendemain, quand il se réveille, il est seul et son arme a disparu.

Chacun a repris sa vie et ses activités.

Que s'est-il passé pendant la nuit ?

Qu'est-il advenu de l'arme ?

## ◆ Représentations

- . 13 et 14 juillet 2011 - SESC Belenzinho / São Paulo / Brazil
- . 8 et 9 juillet 2011 - Festival Internacional de Teatro de São José do Rio Preto / Brazil
- . 1<sup>er</sup>, 2 et 3 juillet 2011 - Theaterformen Festival / Hanovre / Allemagne
- . 5 au 17 octobre 2010 - Festival d'Automne à Paris / La Colline, théâtre national / Paris / France
- . 3 au 6 juin 2010 - Wiener Festwochen / Brut Theater / Vienne / Autriche
- . 19 mai 2010 - Festival Extra / Bonlieu Scène nationale / Annecy / France
- . 25 et 26 mai 2010 - Festival Huis a/d Werf / Theater Kikker / Utrecht / Pays-Bas
- . 20 au 23 mai 2010 - Kunstenfestivaldesarts / KVS Box / Bruxelles / Belgique
- . 22 et 23 mars 2010 - Festival Exit / Maison des arts / Créteil / France
- . 22 janvier 2010 - Fajr International Theatre Festival / Téhéran / Iran
- . 18 décembre 2009 - Création à Téhéran (30 représentations) / Iran



Negar Javaherian (*Sara*) © Mohammadreza Soltani

## ◆ Entretien avec Amir Reza Koohestani

Amir Reza Koohestani, auteur et metteur en scène iranien dont la dramaturgie s'impose sur la scène internationale depuis 2002 revient à Téhéran en juillet 2009. Après deux ans de doctorat à Manchester, il mesure la distance qui le sépare des événements politiques de juin 2009<sup>1</sup> et présente sa nouvelle création comme un "collage de réflexions sur tout ce qu'il a raté pendant deux ans". Le titre de la pièce évoquant la question policière que l'on pose au suspect dans une affaire criminelle, tout comme l'arme dérobée, se font la métaphore d'un état des consciences et des comportements dans une société iranienne en pleine mutation.

***Where were you on January 8<sup>th</sup>?* est le titre de votre nouvelle création. Le 8 janvier 2009, vous étiez vous-même en train de finaliser vos études à l'Université de Manchester. La pièce est-elle née de votre absence d'Iran?**

J'ai passé un master de Théâtre à l'Université de Manchester, puis j'ai commencé un doctorat en 2008. Après un an de travail sur ma thèse, intitulé *Le Théâtre documentaire depuis le 11 septembre*, j'ai eu l'impression que d'étudier ces disciplines depuis la bibliothèque de Manchester était un rien pathétique en comparaison des vraies "performances" de Téhéran. Par conséquent, une fois mon doctorat terminé en juillet 2009, je suis rentré à Téhéran, avec un premier projet en tête : la réécriture de *England* de Tim Crouch. Le souhait de l'auteur était de présenter sa pièce dans une galerie qui aurait auparavant servi de lieu public. La représentation de cette pièce à Londres eut lieu dans une église transformée en galerie d'art contemporain et à Édimbourg, dans une galerie qui avait été auparavant un marché aux légumes. De mon côté, je voulais la montrer dans la galerie du "Khaneh-ye Honarmandane Iran" (Centre des arts) à Téhéran: un bâtiment qui avait été une caserne dix ou quinze ans plus tôt transformé ensuite par la mairie de Téhéran, à l'initiative de l'écrivain Behrooz Gharibpour, en un complexe destiné aux manifestations culturelles. Je pensais que présenter cette pièce dans un lieu qui avait auparavant servi de dépôt d'armes ou de dortoir pour soldats pouvait suffire à exprimer ma critique de la violence persistante et contagieuse de la société iranienne, sans nécessiter davantage d'explications.

À ma grande surprise, beaucoup de mes amis qui avaient vécu les manifestations de 2009 ont gardé le silence. Un jour, un ami m'a fait une remarque pertinente : "Ta pièce n'a rien à voir avec ce que nous avons vécu. La vérité est que tu as raté ces journées. Quel que soit le temps que tu passeras à écouter les gens qui étaient dans la rue ces jours-là – avant ou après les élections –, même si tu regardes sur Internet les films que les gens ont alors tournés à l'aide de leurs téléphones portables, tu ne pourras jamais exprimer au théâtre ou dans un autre médium ce que nous avons vécu, par exemple

<sup>1</sup> Contestation de la réélection du président iranien ultra conservateur Mahmoud Ahmadinejad

pendant la manifestation silencieuse avec plusieurs millions de personnes. Le théâtre n'est pas comme les journaux télévisés, où les événements sont seulement relayés par des images. Il vaut donc mieux que tu choisisses un sujet que tu as vécu personnellement." J'ai ainsi décidé d'examiner attentivement les changements de comportement des gens pendant ces événements, des événements que je n'ai pas vécus avec eux.

### **En quoi la pièce est-elle empreinte (ou non) des recherches que vous avez menées en Angleterre sur les arts dramatiques ?**

Même si la pièce n'est pas à proprement parler une pièce documentaire, mes deux ans d'études à Manchester ont indéniablement contribué à ce nouveau projet. La structure de la pièce, ses dialogues, la manière dont elle expose aux spectateurs les informations contextuelles..., tout cela croise la façon dont un dramaturge documentaire entend prendre en charge le réel. Par exemple, il y a certaines conventions qui visent à informer le spectateur sur ce qui est arrivé avant le premier acte: l'auteur s'arrange pour que les informations nécessaires à la bonne compréhension soient vite exposées dans les dialogues des personnages.

Ceci pourrait être le dialogue d'une scène d'ouverture :

*"- Pour l'amour de Dieu, arrête ça. Depuis notre toute première rencontre dans la maison de mon père, tu es radin. Tu te souviens ? Tu te souviens que les fleurs que tu avais achetées pour moi, en fait, tu ne les avais pas payées, mais plutôt prises dans le jardin du voisin ?"*  
Cela sous-entend qu'ils sont mariés, que c'est un couple en crise, que l'homme est radin, etc.

Dans les vingt premières minutes de *Where were you on January 8<sup>th</sup>?*, les protagonistes savent que leurs conversations sont peut-être enregistrées. Il me semblait alors incohérent qu'ils exposent la façon ou les motifs qui les ont poussés à dérober une arme de police. Le contexte politique dans lequel baigne la pièce invitait à chercher un subterfuge. J'ai donc cherché à retarder l'élucidation des faits tout en maintenant l'attention du public pendant ces vingt minutes. Le meilleur substitut que j'ai pu trouver, c'est l'utilisation d'un langage hyper réaliste qui contraste avec le discours concis et auto-explicatif du théâtre conventionnel. C'est ma grande découverte dramaturgique de ces dernières années: tout ce qui est nouveau est théâtral, et tout ce qui ne l'est pas le devient lorsque le public n'est pas habitué à entendre ou à voir cela au théâtre.

### **Pourquoi avez-vous choisi la forme interrogative pour votre titre ?**

En Iran, il y a beaucoup de questions sans réponse: "Où est mon vote<sup>2</sup> ?" Ce leitmotiv aurait pu recevoir une réponse toute simple, mais la seule réponse a été la violence et le mensonge. Le destinataire de ce type de questions reste inconnu, car en général vous n'obtenez pas de réponse convaincante de ceux qui sont censés vous en donner. C'est pourquoi j'ai choisi une question comme titre de cette pièce; une question simple que, dans beaucoup de films policiers, l'inspecteur pose au suspect après qu'il y a eu crime.

### **Vos précédentes pièces travaillent beaucoup la figure de la métaphore. Que se cache-t-il derrière l'intrigue policière de *Where were you on January 8<sup>th</sup>?* Elle s'articule autour d'une arme dérobée...**

En effet, j'ai souvent eu recours aux métaphores. La censure pratiquée par le système politique, ou par la morale, nécessite d'enrober le vrai contenu dans ce type de figure stylistique... Tout le monde a déjà eu l'envie, au moins une fois dans sa vie, d'avoir un pistolet entre les mains, même pour une minute, juste pour montrer au monde de quoi il est capable, qu'il est assez fou pour tuer. Je crois vraiment que n'importe qui a déjà rêvé de pointer un revolver sur quelqu'un. Et s'il y a une seule personne qui assure que non, ce n'est sûrement pas une femme. Cette arme a une portée dramatique, le geste lui-même est déjà théâtral. *Where were you on January 8<sup>th</sup>?* est une pièce qui raconte la façon dont ce fantasme devient réalité pour un groupe d'Iraniens. Trois filles et un jeune homme ont réussi à voler l'arme d'un soldat et ont décidé de rendre justice eux-mêmes, tout en étant conscients des problèmes que cela va causer au soldat. Avant et après les élections en Iran, un des concepts les plus importants, rejeté à la fois par le gouvernement et par ses critiques, fut celui de justice. Qu'est-ce que la justice ? Est-ce l'application de la loi et la punition des coupables ? Mais si vous ne reconnaissez pas la loi ? Si l'application de la loi provoque des injustices ? Si l'institution censée garantir la justice devient elle-même une source d'injustice ?... En Iran, les embouteillages et la conduite automobile font partie de ces problèmes dont la solution exigerait autre chose que la punition des coupables et la confiscation des voitures. Quel que soit le conducteur à qui vous posez la question, "Pourquoi roulez-vous de ce côté-ci ?", tous donneront la même réponse: "Tout le monde conduit comme moi. Si vous respectez les règles, vous n'arriverez jamais à destination." Cette attitude se reflète aujourd'hui dans d'autres problèmes de société. Quelque part votre droit est bafoué, suite à quoi vous bafouez le droit d'autrui à un autre niveau, et ça continue comme aux dominos. Comme ils sont eux-mêmes les victimes d'autres personnes, les personnages de la pièce s'accordent à leur tour le droit de faire du soldat une victime.

---

<sup>2</sup> "Where is my vote?" : question posée par de nombreux Iraniens à la suite des élections, et largement relayée par la communauté iranienne sur Internet (Facebook, YouTube...).

**Vous écrivez une pièce de théâtre dans laquelle il est question d'étudiants qui répètent une pièce de théâtre... Quelle dimension ouvre pour vous la mise en abîme dans *Where were you on January 8<sup>th</sup>*?**

L'idée de "mise en abîme" vient de la légendaire reine persane, Shéhérazade, la conteuse des *Mille et une nuits* : tous les jours, le roi se mariait à une nouvelle vierge, et tous les jours il envoyait sa femme de la veille se faire décapiter. Shéhérazade, elle, sauva sa vie, en racontant des histoires. L'idée que raconter une histoire puisse être salutaire, assurer sa vie en inventant des fictions, est un thème qui m'a beaucoup influencé pour le développement du récit. Le revolver fonctionne comme un microphone : dès qu'un personnage l'a entre les mains pour résoudre ses problèmes, on entend l'histoire de ce personnage. D'un accessoire servant l'action, il devient révélateur de l'intime. Ensuite, la structure de la pièce n'est pas celle d'une pièce dramatique conventionnelle dans laquelle chaque histoire serait liée aux autres de manière dialectique, chacune amenant l'autre à la résolution, et au point final. J'ai plutôt essayé de répandre le contenu en composant différentes histoires qui fonctionneraient comme un collage d'événements semi-réels, destinés à raconter l'état du Téhéran d'aujourd'hui, sans délivrer de message spécifique ou défini. C'est un collage de réflexions sur tout ce que j'ai raté pendant ces deux années. J'ai voulu rendre compte d'un moment de l'histoire de mon pays, de la situation humaine d'un peuple pendant cette ère historique qui ne sera sans doute jamais évoquée dans aucun livre d'histoire.

**Entretien initialement réalisé par Eve Beauvallet pour le Festival d'Automne à Paris.**



Saeid Changizian (*Ali*) © Mohammadreza Soltani

## ◆ **Entre espoir et désillusion**

A l'issue de la révolution iranienne de 1979, l'Etat islamique s'est substitué à une monarchie dont le faste et l'apparente soif de modernité jouissaient d'une image éclatante aux yeux de la communauté internationale. L'ancienne Perse se heurte depuis lors à l'incompréhension, sinon à l'appréhension d'une majorité d'Occidentaux. L'instauration du régime islamique n'a ainsi cessé de susciter des discours brossant le portrait d'un pays austère, conservateur, voire obscurantiste.

Au cours de l'été 2009, les images de millions d'Iraniens défilant pacifiquement dans les rues sont venues bousculer nos représentations de la République islamique. Aux déclarations incendiaires d'une poignée de dirigeants occupant régulièrement l'actualité médiatique, se sont mêlées les images d'une population défiant l'autoritarisme au nom de la démocratie et de cette simple question « Où est mon vote ? ». L'ampleur des protestations populaires ayant suivi la réélection contestée du président ultra-conservateur Mahmoud Ahmadinedjad a surpris tout le monde, y compris les Iraniens eux-mêmes. Ce mouvement s'inscrit pourtant dans un processus de transformations profondes de la société iranienne.

Au sortir du tumulte de la révolution et de la longue guerre Iran-Irak (1980-1988) qui lui a succédé, les aspirations à un Etat de droit et au respect des libertés – aspirations déjà énoncées lors des bouleversements de 1979 – refont progressivement surface. Les étudiants, et plus généralement la jeune génération en quête d'autonomie individuelle et d'indépendance socio-culturelle, réclament des réformes. Les femmes, composant aujourd'hui plus de 60 % des étudiants universitaires, se dressent contre les discriminations juridiques et sociales dont elles pâtissent. Les intellectuels, parmi lesquels des philosophes de l'Islam ou de grands Ayatollahs, constatent les impasses du système et proposent des interprétations novatrices des rapports que devraient entretenir religion et politique.

En 1997, le réformateur Mohammad Khatami, ancien Ministre de la Culture, accède à la présidence de la République islamique. Porté à la victoire électorale grâce au soutien massif des jeunes et des femmes, la vague d'espérances projetées sur son gouvernement n'a d'égal que le foisonnement culturel et artistique de l'époque. Sous ses deux mandats, de 1997 à 2005, les Iraniens bénéficient de réelles ouvertures dans les domaines culturel et social. La scène théâtrale se fait bouillonnante, les galeries d'art se multiplient, les cafés branchés fleurissent, les peintres et cinéastes iraniens acquièrent une réputation à l'étranger. Mais l'expérience réformatrice est un échec politique : toute véritable entreprise de réforme est bloquée par les institutions aux mains des conservateurs. Le désenchantement d'une importante partie de la population iranienne conjugué à l'emprise des conservateurs sur l'appareil d'Etat permet à Mahmoud Ahmadinedjad de remporter les élections présidentielles en 2005.

A peine l'administration du nouveau président mise en place, la politique culturelle se durcit – sans parvenir toutefois à étouffer l'élan traversant la société iranienne, avide d'arts, de culture, de loisirs, et décidément tournée vers le changement. Par delà les conditions politiques et en dépit des innombrables interdits, les artistes continuent de se faire l'écho de la population iranienne en s'efforçant de refléter ses tourments, ses maux et ses désirs.

A l'approche de l'élection présidentielle du 12 juin 2009, rares sont les Iraniens manifestant leur enthousiasme pour le vote à venir. Tandis que la campagne électorale se déroule dans un climat maussade, des centaines d'artistes finissent par se rassembler en soutien au candidat réformateur Mir Hossein Moussavi – architecte de formation, peintre et marié à une artiste iranienne enseignant aux Beaux-Arts de Téhéran. A quelques semaines des élections, des foules d'Iraniens s'emparent des rues de la capitale pour y afficher leur couleur politique. Le printemps iranien souffle alors un vent de fraîcheur sur les esprits. De nombreux Iraniens se remettent à espérer en de possibles réformes. Et si le nouveau président de la République islamique était un artiste ? Un intellectuel ? Un homme conscient des rêves et pulsions parcourant l'hétérogénéité sociale iranienne ? L'élection est marquée par un taux de participation inattendu. Mais les résultats annoncés, massivement contestés, entraînent l'Iran dans une crise politique majeure et suscitent une fois de plus une violente désillusion au sein de la population iranienne.

**Liliane Anjo**

## ◆ **Esquiver les interdits**

Cette capacité à passer d'une écriture concrète, presque documentaire, à un style davantage métaphorique, parfois énigmatique, se double chez Koohestani d'une réelle aisance à esquiver les interdits. Tout spectacle joué en Iran doit en effet se soumettre à l'inspection d'une commission de censure qui s'applique à vérifier sa conformité à l'ordre moral officiel et le respect des valeurs du régime islamique. En poète autant qu'en artiste engagé, Amir Reza Koohestani s'efforce toutefois de transmettre à son public une vision critique du monde dans lequel il vit – s'il peut lui arriver de dénoncer les travers de la mondialisation, il se livre avant tout à une dissection des maux de la société iranienne. Son langage ondoyant est assez allusif pour qu'il n'ait pas besoin d'énoncer frontalement son propos. Il y associe en outre des dispositifs scéniques capables de suggérer des significations sans recourir à l'articulation des mots. [...] C'est d'ailleurs un point commun à bon nombre de metteurs en scène iraniens: à force d'explorer les possibilités d'expression non verbale et les moyens de représentation indirecte, les artistes de théâtre ont réussi à créer une sémiologie scénique qui fonctionne de manière transversale d'un spectacle à un autre. Une sorte de lexique commun s'en dégage, rapprochant une fois de plus les spectateurs iraniens de l'art scénique. [...]

**Liliane Anjo**

Extrait de "Amir Reza Koohestani : une figure théâtrale de passeur", in *L'Iran, derrière le miroir*, Actes Sud / La pensée de midi, mars 2009



Elham Korda (*Sogol*) © Mohammadreza Soltani

## ◆ Presse

### **En Iran, dialogues au téléphone portable sur fond de parano et de contrôle des esprits. Quand le diable se niche dans les détails.**

« *On fait rien de mal, c'est juste une perruque* ». La phrase est suffisamment étrange pour éveiller les soupçons, sinon de la police, au moins du spectateur. Le fait qu'elle soit prononcée dans une conversation téléphonique n'est pas anodin. A vrai dire, une bonne partie de ce spectacle du dramaturge et metteur en scène iranien Amir Reza Koohestani se passe au téléphone. Se côtoyant dans l'espace ouvert d'un plateau bifrontal, les six comédiens communiquent grâce à des portables. Effet troublant. Comme si la proximité des corps était contredite par une distance abyssale que seuls les mots prononcés au téléphone peuvent combler. Sauf qu'en Iran, le téléphone peut être sur écoute - parano de rigueur dans une république islamique. Jamais le théâtre de Koohestani n'a été aussi ouvertement allusif. Les téléphones évoquent bien sûr les manifestations sanglantes qui ont suivi l'élection présidentielle de juin 2009. Le portable est une arme puisqu'il permet de communiquer, filmer et prendre des photos. Or c'est bien une arme qui pose problème dans ce spectacle. Les conversations renvoient à la soirée de la veille dans la banlieue de Téhéran, où des étudiants ont répété *Les Bonnes* de Genet chez leur amie Fati. Etaient présents son fiancé Ali, qui fait son service militaire dans la police, ainsi qu'un voisin. Tous ont dormi sur place à cause de la neige. Au matin, Ali se réveille seul. Son pistolet a disparu. Il risque la prison s'il ne le récupère pas. L'atmosphère est imprégnée d'angoisse et de soupçon. Sur les côtés de la scène, des images vidéo exhibent le contenu de tiroirs encombrés d'objets divers, dont un DVD de *La Dolce Vita* de Fellini, film subversif, presque une arme dans un régime islamique. De même *Les Bonnes* qui parodient les rapports du pouvoir. Car chaque signe compte dans le théâtre de Koohestani, dont la puissance évocatoire est d'autant plus forte qu'elle joue sur le non-dit et la retenue.

**Hugues Le Tanneur - Les inrocks - 19 mai 2010**

## **Enigme policière ou psychose collective iranienne ?**

**Le spectacle *Where were you on January 8<sup>th</sup>?*, de l'Iranien Amir Reza Koohestani a les apparences du réalisme, voire d'une fiction policière dont le fil conducteur est une arme volée à Ali, un officier en permission. Voler une arme et se faire voler son arme est une faute grave. Mais à qui la faute ?**

Qui risque quoi ? Qui est responsable ? Et quelles en sont les conséquences... ? Autour de ce problème et de quelques autres qui s'accumulent et se croisent, on voit s'agiter quatre femmes et deux hommes, vissés à leur téléphone portable. Ils évoluent sur un terrain de jeu, où les spectateurs se font face, en bi-frontal, d'une scène encadrée par des écrans latéraux où apparaissent parfois de superbes vidéos, très simples (là une route, là l'intérieur d'un tiroir, objets personnels des personnages, là un visage...) qui nous donnent à voir un lieu, une saison, l'hiver, les pièces à conviction d'une enquête policière et finalement un rassemblement symbolique épars : une bobine de film débobiné, du sang et le son persistant d'un téléphone portable, qui pointent finalement l'angoisse collective qu'on voit s'accumuler au cours de la pièce.

Une pièce étonnante, écrite après les élections truquées et la révolte avortée de tout un peuple et qui ne fait aucune allusion directe à ces événements. Mais indirectement on se sent piégé par une menace insidieuse. Les règlements de comptes qui se déroulent sous nos yeux, qui n'ont l'air de rien, où des couples ou des ami(e)s se déchirent avec plus ou moins de véhémence, nous montrent de fortes femmes (elles sont quatre) face à des deux hommes un peu dépassés par les événements. Cette suprématie de la femme pour le moment en Iran, c'est la réalité de fait, niée par le pouvoir religieux les femmes éduquées sont majoritaires et dominantes.

Ambiance étrange, dans un temps hivernal, les personnages iraniens avec leur belle langue farsi même s'ils s'engueulent par GSM tout le temps, n'ont pas un jeu forcé, criard, hurlant. La psychose est là dans l'atmosphère mais pas l'hystérie. Belle réussite de mise en voix. Se pose aussi la question du mensonge et de la justice, jamais très clairs en démocratie comme en dictature. Les amis iraniens de l'auteur et metteur en scène Amir Reza Koohestani (à ne pas confondre avec le cinéaste Kiarostami) lui reprochent de ne pas aborder la révolte avortée d'un peuple de manière frontale.

Mais nous spectateurs occidentaux ressentons cette atmosphère empoisonnée comme une métaphore percutante et insidieuse de ce régime autoritaire qui plonge le citoyen dans l'ère du soupçon.

Un spectacle riche, simple, visuellement superbe et magistralement interprété.

**Christian Jade - [www.rtbf.be](http://www.rtbf.be) - 21 mai 2010**

## **Cet Iran qu'on ne voit jamais**

Si le Kunstenfestivaldesarts est vraiment irremplaçable, c'est parce qu'il nous emmène aux portes de pays qu'on ne visitera jamais. Parce qu'avec des visas artistiques, il importe des créateurs de régions éloignées, parfois tourmentées, dont le regard, acéré pousse forcément plus loin que tous les clichés que peuvent énoncer les journaux télévisés. Et quand en plus, l'immersion se double d'une esthétique surprenante, on est comblé ! Ce fût mille fois le cas jeudi soir en découvrant la nouvelle création de l'Iranien Amir Reza Koohestani, familier du festival - on garde un souvenir vibrant de son *Amid the clouds* sur l'exil. Aujourd'hui l'auteur et metteur en scène livre avec *Where were you on January 8<sup>th</sup>?*, une pièce à suspense évoquant mieux que les reportages le malaise social qui frappe l'Iran depuis les dernières élections présidentielles.

Forcé par la neige de passer la nuit dans l'appartement de sa fiancée, un jeune officier de la police se réveille le lendemain matin sans son arme. Quelqu'un l'a emporté mais qui ? Les amies de sa femme, étudiantes en théâtre, réunies la veille pour répéter une pièce, ou le voisin venue poser du carrelage ? Il faut alors s'accrocher car Koohestani nous entraîne dans un tourbillon de dialogues en farsi. Si la langue est sublime et nous enveloppe agréablement, il faut un certain appétit et une attention soutenue pour ingurgiter les mille et une histoires qui lient nos protagonistes et distillent ainsi les indices sur le voleur de l'arme et ses raisons. On est heureusement largement récompensé à mesure que les pièces du puzzle s'agencent, à l'image d'une mise en scène qui sème ses gestes, en apparence anecdotiques, comme des petites pièces à conviction révélant au final le portrait du coupable et de l'Iran d'aujourd'hui.

Sans jamais se perdre en imprécations, Koohestani suggère la frustration et la violence souterraine qui traversent la société sous la coupe des ayatollahs. Chacun se méfie de tout le monde, et en particulier de la police et de la justice. Plus de morale, c'est chacun pour soi. Seul espoir, paradoxal dans ce régime machiste, les femmes se font plus visibles malgré le foulard, dans cette pièce comme à Téhéran.

**Catherine Makereel - *Le Soir* - 22 mai 2010**

Une estrade étroite, le public de chaque côté, un écran à chaque extrémité, des bancs aux angles nets sur lesquels les comédiens attendent leur tour... La scénographie mise en place par l'auteur-metteur en scène iranien Amir Reza Koohestani, souvent invité en Europe depuis quelques années, installe une ambiance rituelle dont il ne s'agit pas de s'écarter. Comme si l'injonction du titre, « où étiez-vous le 8 janvier ? », enferme les interprètes dans un jeu aux limites fixées d'avance. Bien malin pourtant celui qui décodera le mystère de cette date, qui n'est pas liée aux révoltes récentes. Et pourtant, il ne s'agit que de ça dans ce spectacle... Six garçons et filles, téléphones portables à l'oreille, se parlent avec une frénésie calme. Ils organisent des rendez-vous à la sauvette aux portes de l'université, se comprennent mal, cherchent à maîtriser les choses, courent en vain après un objet disparu - un pistolet - aussi brûlant qu'énigmatique. Censure oblige dans ce spectacle créé à Téhéran en décembre dernier : cette course contre la montre dont les rouages sont si finement décrits a pour alibi une vengeance privée. Mais l'énergie, la ruse ou les latentes querelles de pouvoir entre les protagonistes disent tout d'une jeunesse contrainte de vivre, sous le joug.

**Emmanuelle Bouchez - Télérama - 26 mai 2010**

## **Quand le théâtre s'empare de l'Histoire**

(...) Le théâtre éclaire. Il recompose. Il comble les manques, les lacunes. Et paradoxalement, il dit la vérité mieux que bien des historiens. On le ressent d'une manière fulgurante avec Amir Reza Koohestani, artiste remarquable que l'on connaît bien en Europe. La cruauté veut qu'il soit aujourd'hui retenu en Iran pour accomplir ses obligations militaires quand sa pièce est pour lui une manière d'effacer son absence au moment des manifestations de 2009... Les six comédiens, quatre jeunes femmes et deux garçons, tous autour de la trentaine, sont seuls pour défendre la fascinante proposition de l'écrivain, scénographe et metteur en scène. Sombre fable dans laquelle on ne se parle que par le truchement d'un téléphone portable et dans laquelle aucun acte n'a de motivation fondée. Un jour de neige, une répétition des Bonnes de Jean Genet, une arme qui disparaît, un soldat en mauvaise posture. On est dans un monde déboussolé qui en dit long sur le désarroi et surtout le courage de la jeunesse iranienne. (...)

**Armelle Héliot - Le grand théâtre du monde / Blog Figaro.fr - 8 octobre 2010**

## **Koohestani offre son regard perçant et allusif sur l'Iran**

Au réveil, l'arme a disparu. Ce qu'il en est advenu est tout l'enjeu de ce spectacle qui met en scène de manière remarquable, avec ses six acteurs impressionnants, le climat de tension et de peur, le mal-être d'une jeunesse qui veut en découdre et se faire entendre, animée par la volonté farouche de se construire un univers personnel. Surtout du côté des femmes : dans *Where were you on January 8<sup>th</sup>?*, ce sont elles qui mènent le jeu, avec une détermination que rien ne semble pouvoir arrêter.

**Fabienne Darge - Le Monde - 5 octobre 2010**

(...) Sans cris, sans larmes, sans pathos, c'est la peur, le désarroi d'une jeunesse maltraitée auquel Koohestani donne chair et présence avec une retenue, un sens de l'harmonie prenante. Ils n'arrêtent pas de parler, tous ces jeunes, et pourtant, on sent la chape de silence qui pèse sur leurs épaules.

**Odile Quirot - Nouvel Obs - octobre 2010**



Amir Reza Koohestani © Pedram Harby

## ◆ Amir Reza Koohestani

Amir Reza Koohestani est né le 8 juin 1978 à Shiraz, en Iran. Il a 16 ans quand il publie des nouvelles dans les journaux locaux. Attiré par le cinéma, il suit des cours de réalisation et de prise de vue. Pendant un temps, il joue aux côtés des membres du Mehr Theatre Group avant de se consacrer à l'écriture de ses premières pièces : *And the day never came* (1999), qui ne sera jamais présentée et *The Murmuring Tales* (2000) qui rencontrera un certain succès à Téhéran, à l'occasion de la 18<sup>e</sup> édition du International Fadjr Theatre Festival.

C'est avec sa troisième pièce, *Dance on Glasses* (2001), en tournée pendant 4 ans, qu'Amir Reza Koohestani acquiert une notoriété internationale et trouve l'appui en Europe de plusieurs directeurs artistiques de théâtres et festivals.

Suivent alors les pièces *Recent Experiences* (adaptation de la pièce des auteurs canadiens **Nadia Ross** et **Jacob Wren**, 2003) ; *Amid the Clouds* (première co-production européenne avec le Kunstenfestivaldesarts et le Wiener Feswochen, 2005) ; *Dry Blood & Fresh Vegetables* (performance de vingt minutes, 2007) et *Quartet: A Journey North* (co-production européenne, 2008), toutes accueillies avec succès en Europe.

Amir Reza Koohestani répond également aux commandes du Schauspielhaus à Cologne avec *Einzelzimmer* (2006), et du Nouveau Théâtre de Besançon en participant, avec les metteurs en scène **Sylvain Maurice** et **Oriza Hirata**, à la pièce *Des Utopies ?* (2009) présentée en France et au Japon.

Après des études à Manchester, Amir Reza Koohestani est de retour à Téhéran depuis juillet 2009 et crée *Where were you on January 8th?* récemment accueillie à La Colline - théâtre national, dans le cadre du Festival d'Automne, après une tournée européenne.

En octobre 2011, malgré son service militaire, il crée *Ivanov*, une adaptation de la pièce d'**Anton Tchekhov**, présentée avec succès à Téhéran, pendant plus d'un mois.

## ◆ **Saeid Changizian**, comédien

Né en 1977 à Semnan, Iran. Diplômé en théâtre (mise en scène) de l'Université d'Art de Téhéran.

Au théâtre, il joue dans *Blood Wedding*, de Federico Garcia Lorca, mise en scène d'Ali Rafeie; *In Front Of The City Great Wall*, de Tankred Dorst, mise en scène Hassan Madjoooni; *Waiting for Godot*, de Samuel Beckett, mise en scène Ali Akbar Alizad; *The Only Possible Way*, texte et mise en scène Mohammad Yaghoubi ; *The Bear & A Marriage Proposal* d'Anton Tchekhov, mise en scène Hassan Madjoooni ; *Invisible Cities* d'Italo Calvino, mise en scène Hassan Madjoooni ; *Parvaneh va Yough*, de Mohammad Charmshir mise en scène Arvand Dashtaray; *Moon in Wate*, texte et mise en scène Mohammad Yaghoubi ; *A mid Autumn Night Dream* de Naghme Samini, mise en scène Kiomars Moradi ; *Recent Experiences*, adaptation du texte original de Nadia Ross et Jacob Wren mise en scène Amir Reza Koohestani ; *Des Utopies ?*, texte et mise en scène Sylvain Maurice, Oriza Hirata et Amir Reza Koohestani ; *Khonakaye Khatme Khatereh* de Hamid Reza Azarang, mise en scène Nima Dehghan; *For a Few Rubles* de Niel Siemon, mise en scène Hassan Madjoooni ; *Caligula* d'Albert Camus, mise en scène Homayoun Ghani Zade; *I have to go* de Mohammad Charmshir, mise en scène Mohammad Aghebati ; *Joucaste* de Mohammad Charmshir d'après *Odipus*, mise en scène Mohammad Aghebati ; *Like Blood For Steak* de Mohammad Charmshir, mise en scène Hassan Madjoooni ; *Unfurious Dream of death* de Mohammad Charmshir d'après *Dr. Jekyll and Mr. Hyde* de Robert Louis Stevenson, mise en scène Hassan Madjoooni ; *Berlin* de Mohammad Yaghoubi, mise en scène Saeid Changizian; *Alter's Dilemma* de Mohammad Charmshir, mise en scène Hassan Madjoooni.

Il est également comédien dans la compagnie **Leev Theatre Group** dont le directeur artistique Hasssan Madjoooni, est lui-même comédien pour Amir Reza Koohestani. Par ailleurs, il met en scène *Berlin* de Mohammad Yaghoubi.

## ◆ **Fatemeh Fakhraee**, comédienne

Née en 1979 à Shiraz, Iran. Diplômée en anglais de l'Université Azad à Shiraz.

Au théâtre, elle joue dans *Some like life* (2001) ; *First human* (2002) ; *Whispered stories* (2007) ; *From around of Milad* (2008). Elle travaille aussi pour le cinéma, elle joue dans *Karagaban* (2006) et dans *Téhéran* réalisé par Nader T. Homayoun, qui est notamment récompensé par le Prix de la semaine de la critique au Festival de Venise (2009), par le Grand Prix du Jury au Festival Premiers Plans Angers (2010) et lors du Festival New Directors New Films à New-York (2010).

Elle reçoit le prix de meilleure actrice au Festival International Universitaire ainsi qu'au premier Karname Theatre Festival.

## ◆ **Negar Javaherian**, comédienne

Née en 1983 à Téhéran, Iran. Diplômée de l'Université d'Art et d'Architecture de Téhéran, elle débute son parcours à l'âge de 16 ans.

En 2001, elle joue dans son premier film, *I'm Taraneh, I'm 15*, et depuis elle a joué dans 13 pièces de théâtre dont *Molla Nasreddin* (2009) ; *Dry Blood & Fresh Vegetables* (2008) d'Amir Reza Koohestani, mise en scène Amir Reza Koohestani et *Mahin Sadri*, pièce présentée lors de festivals internationaux ; *Tabran* (2008) ; *Without Goodbye* (2006) ; *Invisible Cities* (2005) ; *Gol haye Shamdani* (2004) ; *Red and The Others* (2003) ; *Death and The Maiden* (2002). Elle a été nommée comme meilleure actrice lors de la dernière édition du International Fajr Theater Festival (Téhéran) pour *Where were you on January 8<sup>th</sup>?* (2010).

Au cinéma elle joue notamment dans *Hich* (2010) ; *Gold & Copper* (2009), pour lequel elle a remporté le prix de meilleure actrice lors de la 26<sup>e</sup> édition du Fajr Film Festival (Téhéran) ; *The Book of Law* (2008) ; *Before the Burial* (2008), pour lequel elle obtient le prix de meilleure actrice lors de la 11<sup>e</sup> édition du Osian Ciné Fan Film Festival (Inde) ; *12 Barefoot in Heaven* (2007) ; *Ghadamgab* (2005) ; *The girls' Dormitory* (2005) ; *Chand tare moo* (2004) ; *I'm Taraneh, I'm 15* (2001).

## ◆ **Elham Korda** comédienne

Née en 1978 à Téhéran, Iran. Diplômée en scénographie de l'Université d'Art de Téhéran, elle obtient également le diplôme de comédienne de l'Institut Samandarian. Elle joue au théâtre dans : *Baran Bar Bambaye Bi Yaghini*, texte et mise en scène Jalal Tajangi ; *The Memories of a Thief* d'après les pièces de Jean Genet, texte et mise en scène Kambiz Asadi ; *Joucaste* de Mohammad Charmshir d'après *Odipus*, mise en scène Mohammad Aghebati ; *Athens-Moscow* de Solakidis mise en scène Katayoun Feyz Marandi ; *Chand Cherknevis Choroukide Az Chekhov* de Shahram Zargar d'après *Fair Doctor* d'Anton Tchekhov, mise en scène Somaye Tajik; *Des Utopies ?* texte et mise en scène Sylvain Maurice, Oriza

Hirata et Amir Reza Koohestani ; *Piche Tond*, de Arash Abbasi, mise en scène Katayoun Feyz Marandi ; *Khonakaye Khatme Khatereh*, de Hamid Reza Azarang, mise en scène Nima Dehghan; *The Party in Tehranpars Street* de Naghme Samini, mise en scène Banafshe Badiee.

D'autre part, au cinéma et à la télévision, elle joue dans *Stay With Me*, *The Detectives*, de Hamid Labkhande ; *We Have To Choose The Name* de Bijan Mirbagheri ; *Before I Say Goodbye* de Mahmoud Ghaffari ; *Div o Delbar* de Mahmoud Nikkhah Azad.

Elle réalise également plusieurs costumes et des scénographies.

Elle reçoit le prix de la meilleure actrice, décerné lors du Mah Festival à Téhéran, pour le rôle dans Chand Cherknevis Chorookide d'Anton Chekhov.

## ◆ **Ahmad Mehranfar**, comédien

Né en 1973 à Kashan, Iran. Diplômé de l'Université d'Art Dramatique de Téhéran, il joue pour la première fois dans une pièce en 1998. Depuis, il a joué dans 20 pièces de théâtre, dont dernièrement *All things about Mr. F* (2009), *TET Family* (2008), *Fans* (2007), *Bitter Coffee* (2006).

Il tourne dans plusieurs films dont *Hich* (2010), *The Evening of 10<sup>th</sup> day* (2009), *À propos d'Elly* (2009) de la réalisatrice Asghar Farhadi, *Eghlima* (2008) et *Missed Reality* (2007).

Plusieurs prix lui sont décernés: meilleur comédien de théâtre pour *Bitter Coffee* en 2004 et pour *Fans* en 2006, meilleur comédien pour *Bitter Coffee* lors de la 21<sup>e</sup> édition du Fajr Theater Festival (Téhéran) et prix comme meilleur second rôle dans 2 pièces: *Saadate Larzane Mardomane Tire Roz* et *Reghistorba Nemimirand* lors de la 19<sup>e</sup> édition du Fajr Theater Festival.

Il met en scène sa première pièce en 2007.

## ◆ **Mahin Sadri**, comédienne

Née en 1979 à Rasht, Iran. Diplômée en langue allemande de l'Université de Téhéran.

Au théâtre, elle joue dans *Quartet: A Journey North*, texte Mahin Sadri et Amir Reza Koohestani, mise en scène Amir Reza Koohestani (2007). Elle est co-auteur de *Quartet: A Journey North* et co-signe la mise en scène de *Dry Blood And Fresh Vegetables* (2008) d'Amir Reza Koohestani.

## ◆ **Contact & infos**

### **Mehr Theatre Group**

direction artistique **Amir Reza Koohestani**

Siège social : 2 bis rue Robert Planquette F-75018 Paris

Adresse de correspondance : 1 rue Ernest Lefèvre F-75020 Paris

### **Pierre Reis**

administration compagnie & tournées

mobile : +33 6 22 37 36 81

email : pierre.reis@mehrtheatregroup.com

skype : pierre.reis

www.mehrtheatregroup.com

**Retrouvez la compagnie sur Facebook et Vimeo.**